



Vendredi 22 mars, Arugam Bay, Tirrukovil

*C'est ici que tout a commencé le 26 décembre 2004. La vague a surpris le village qui n'avait pas entendu l'alerte tardive lancée par les radios et télévisions. Sur un peu moins d'un kilomètre, le mur d'eau de huit mètres de haut s'est abattu sur les gens, les habitations, les bateaux, les palmiers et les cocotiers. Certains bateaux ont été retrouvés déchiquetés à plus de cinq cents mètres du rivage. Tirrukovil venait d'être victime d'une guerre-éclair, celle que ne savent pas faire les hommes.*



Quelques heures après, sans une aide particulière sinon celle de quelques militaires de la base voisine, les habitants ont compté et pleuré les deux cent et quelques victimes âgées de 4 à 80 ans sur une population totale d'à peine mille habitants. Plus personne ne savait où donner de la tête. On n'arrivait pas à croire à ce que l'on avait vu, à ce qu'on était en train de voir.

Nimath s'en souvient très bien. Il a perdu cinq membres de sa famille et vit maintenant dans la maison de la famille de sa femme. Il n'y avait plus besoin de deux maisons avec tant de disparus.

Autour d'eux, dans la cocoteraie qui borde la plage, ce ne sont que maisons abandonnées par les morts et les survivants. Ceux-ci ont déménagé loin, à l'intérieur des terres, ils ne veulent plus voir la mer.

Nimath est bien obligé de rester, il est pêcheur.

L'air jovial qu'il arbore n'a rien à voir avec ce qu'il raconte. Il est simplement heureux que l'on trouve délicieux le lait de coco qu'il vient de nous offrir après avoir dézingué une noix de son perchoir.





Huit ans et quelques mois plus tard, les ruines servent aussi de musée du 26 décembre. Il n'y a pas besoin de guide. On erre dans une cocoteraie que la lumière de midi rend radieuse, allant d'une catastrophe familiale à une autre. Une maison sur dix est encore habitée mais les habitants ne se montrent pas. A quoi bon raconter encore ce qu'on a déjà raconté mille fois? A quoi bon pleurer encore une fois?



Il n'y avait pas que des pauvres sur le front de mer. Certaines maisons art-déco mâtiné d'influences indiennes montrent un plan de maison bourgeoise, vaste, faite pour la réception. La vague a frappé sans distinction sociale. L'égalité dans le malheur.

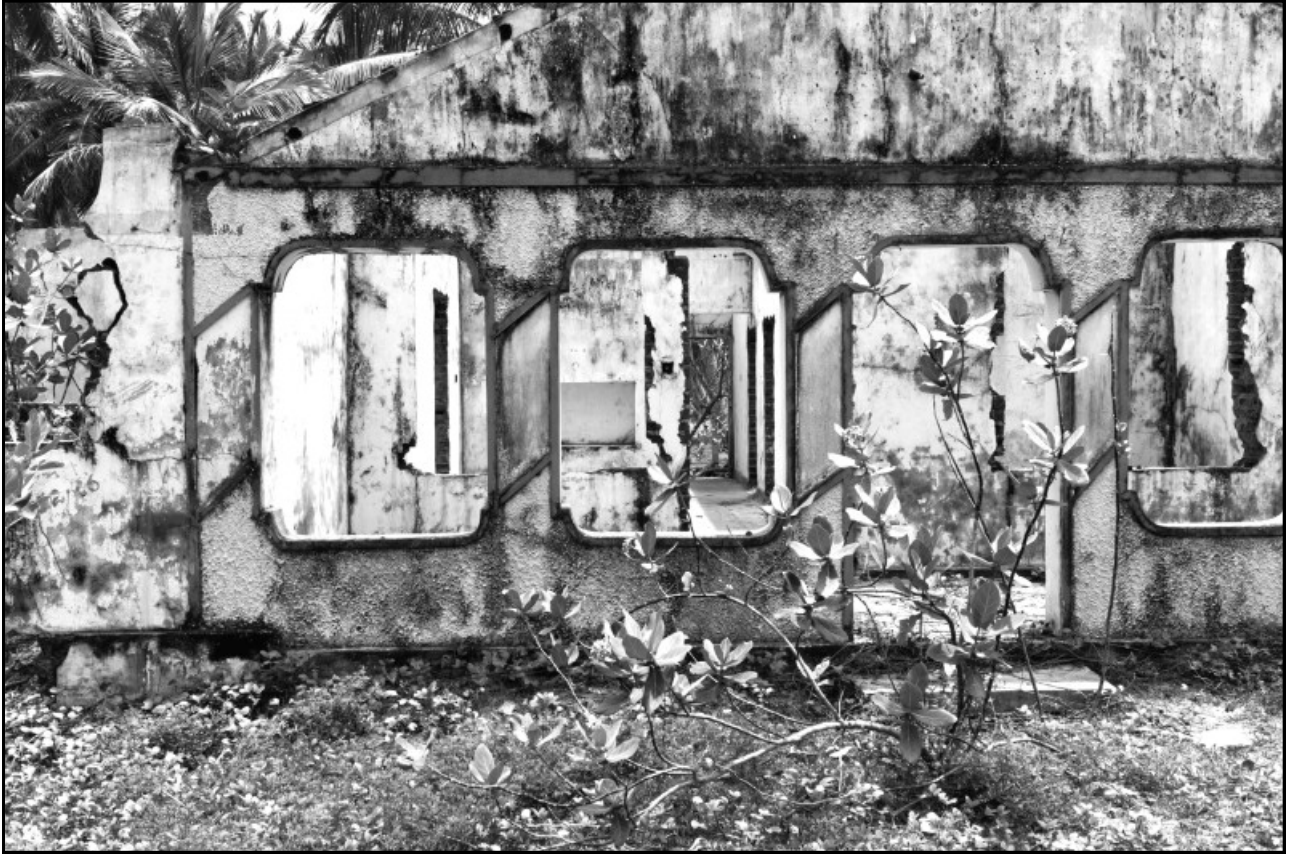


La belle-sœur de Nimath trouve curieux qu'on la photographie alors qu'on parle de choses tristes.

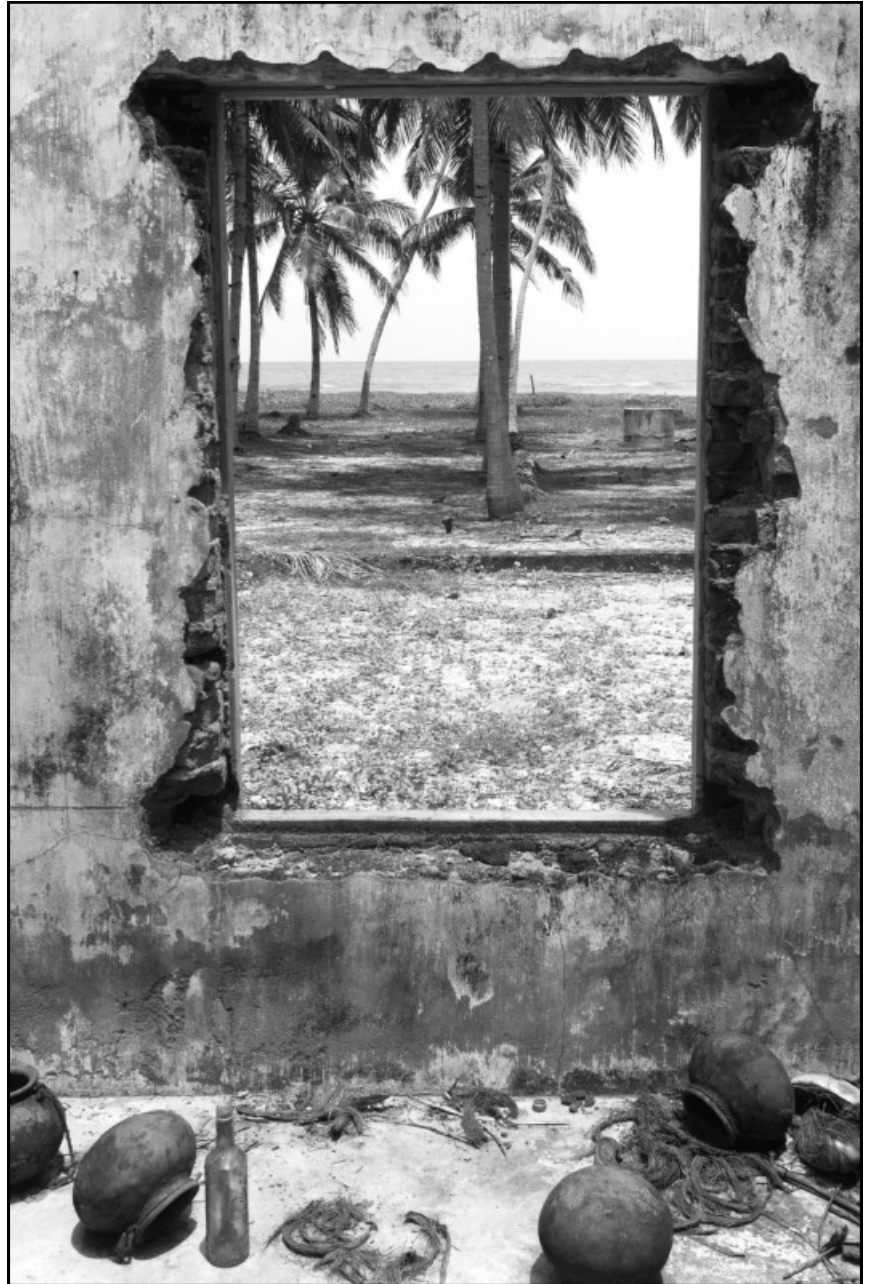




Il est facile de remarquer qu'il n'y a guère de gravats autour des ruines. La vague les a projetés dans les rizières derrière le village ou les a tout simplement enfouis au fond de l'océan en se retirant.









Le souvenir de Kep sur Mer, au Cambodge, surgit naturellement. A Kep, ce sont les khmers rouges qui avaient systématiquement détruit toutes les maisons de la bourgeoisie de Phnom Penh qui passait l'été à Kep. Le résultat est semblable, le désir de détruire, le désir d'oblitérer est toutefois plus évident à Kep. L'homme peut être plus fort que la nature dans sa volonté de mort.



Une main anonyme a écrit la date de la catastrophe sur le mur de l'une des maisons. La précision n'est pas inutile dans ce pays: les maisons détruites, les ruines de vies passées appartiennent aux deux derniers fléaux qui se sont abattus que l'île: la guerre civile et le tsunami. Il faut pouvoir trier même si le résultat est identique.



Le « Mudara Temple » hindouiste décrit hier, se trouve juste derrière ces souvenirs de maisons, il est intact. Ganesh et Mudara ont peut-être choisi qui protéger.